

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse
Band: 24 (1944)
Heft: 2

Nachruf: Charles Gilliard : 1879-1944
Autor: Junod, Louis

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Photo Germaine Martin, Lausanne.

CHARLES GILLIARD

Charles Gilliard

1879—1944

L'absence de Mr. Charles Gilliard lors de l'assemblée annuelle de la Société générale suisse d'histoire, les 3 et 4 septembre derniers à Bâle, fut pour beaucoup la première nouvelle de la maladie qui l'empêchait d'occuper son siège présidentiel; mais bien peu en soupçonnaient la gravité, et l'annonce de sa mort, survenue le 19 septembre, aura sans doute été un coup inattendu pour nombre de ses amis et connaissances.

Charles Gilliard est l'un des meilleurs représentants d'une famille bourgeoise d'Yverdon et de Fiez, qui a donné au canton de Vaud toute une série d'hommes distingués, remarquables à plus d'un titre. Son père, John Gilliard, qui habitait à Fiez, a été président du tribunal du district de Grandson, puis, après la réorganisation judiciaire de 1911, des deux tribunaux d'Yverdon et de Grandson. Charles Gilliard est né à Fiez le 16 février 1879, et toute sa vie il restera très attaché à son village natal, allant y passer presque toutes les fins de semaine et les vacances, s'intéressant aux travaux de la ferme et du domaine, ne dédaignant pas d'y mettre la main à l'occasion, et aussi fier de son verger et de ses vignes que de ses œuvres les plus hautes. Il y avait en lui un fond de paysannerie qui explique, en partie, sa méthode historique, son goût de l'étude de détail, à laquelle on travaille longuement et lentement, et son éloignement pour les trop grands sujets, où l'on risque de se perdre dans le vague et le nébuleux.

Après les débuts à l'école de Fiez, Charles Gilliard commença ses études à Lausanne en 1887, en entrant au Collège Galliard, qui fut, de 1847 à 1898, dans le domaine de l'instruction secondaire, en face des établissements officiels d'instruction, le pendant de l'Eglise libre vaudoise en face de l'Eglise nationale. En 1894, Charles Gilliard entra au collège classique cantonal, l'année suivante au gymnase, et en 1897 à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne. Membre de la Société de Zofingue, à la vie

de laquelle il prit une part très active et où il se fit de nombreux et fidèles amis, il poussait vigoureusement ses études et était déjà licencié ès lettres en 1900. Il partit alors pour Göttingue, où il passa le semestre d'hiver 1900—1901.

Dès le printemps 1901, il était nommé maître de latin au collège de Montreux; il y enseigna jusqu'en 1909, avec une interruption d'une année pour des séjours d'étude à l'étranger: semestre d'été 1905 à Munich, séjour de quelques semaines en Angleterre, semestre d'hiver 1905—1906 à Paris. C'est là qu'il terminait sa thèse de doctorat, intitulée *Quelques réformes de Solon, Essai de critique historique*. Cette thèse, présentée l'année suivante à Lausanne, lui valait le grade de docteur ès lettres.

Dès lors, le goût de Charles Gilliard pour l'histoire est bien affirmé; ce n'est d'ailleurs pas sa première publication; en 1901 déjà avait paru de lui dans la *Feuille centrale de Zofingue* une longue étude sur *La Révolution vaudoise de 1845*. De retour à Montreux, il s'intéresse au passé du coin de pays où il vit, et il écrit plusieurs articles sur la région de Montreux. Mais ce qui devait, semble-t-il, orienter définitivement Charles Gilliard vers l'histoire suisse et surtout vaudoise, c'est la mort de son ami Bernard de Cérenville en 1915, comme nous le verrons tout à l'heure.

Dans l'intervalle, Charles Gilliard avait été nommé maître d'histoire au gymnase classique cantonal à Lausanne, et il commençait ses nouvelles fonctions en septembre 1909; dès l'année suivante, il remplaçait provisoirement le directeur de cet établissement; dès septembre 1911 il en était le directeur, à titre définitif, jusqu'en 1928; à côté de la direction, il ne gardait que quelques heures d'histoire. Il appartient aux anciens élèves de Charles Gilliard au gymnase de dire ce que fut cet enseignement; c'était, pour les collégiens de la veille, une véritable révélation: une intelligence lumineuse mettait de la clarté et de l'ordre dans ce qui n'était auparavant que confuse accumulation de faits et de dates; un cours admirable faisait prendre contact avec les documents et les sources; un esprit sévère, s'interdisant de porter des jugements de valeur sur les événements (saine réaction, peut-être trop marquée, à la façon dont l'histoire était présentée au collège), le

bain tonique d'une philosophie pessimiste et désabusée, débarrassaient de certaines illusions sans pour autant tuer l'enthousiasme indispensable de l'adolescence.

Pour Charles Gilliard lui-même, cet enseignement ne dut pas être moins fécond et utile, en l'obligeant à étudier à fond l'histoire générale du moyen âge et de l'époque moderne, à sortir du cadre de l'histoire locale ou même suisse, à acquérir une préparation plus complète, indispensable pour celui qui veut se vouer à notre histoire nationale. C'est à cet enseignement de l'histoire générale qu'il dut son goût de chercher toujours à remettre dans le cadre approprié les événements de notre histoire.

En outre, à côté de son travail au gymnase, il commençait sa carrière universitaire. Nommé en mars 1911 à la faculté des lettres privat-docent pour l'histoire suisse, il débutait en automne par un cours sur les principales seigneuries du Pays de Vaud, sujet qu'il étudiait encore au semestre d'été 1912; au semestre d'été 1913, il donnait un cours sur les petites seigneuries du Pays de Vaud au moyen âge; au semestre d'été 1914, il s'attaquait, toujours dans l'histoire vaudoise, à l'Eglise jusqu'à la conquête bernoise. Nous ne le suivrons pas plus loin dans le détail de son enseignement, notons-en seulement les étapes. Chargé de cours pour l'histoire le 2 novembre 1917, il devint dès l'automne 1928 professeur extraordinaire d'histoire ancienne et d'histoire suisse; nommé professeur ordinaire le 2 juillet 1935, il se chargeait dès l'automne de toute l'histoire, ancienne, médiévale, moderne et suisse, au moment où son collègue, Mr. Edmond Rossier, prenait sa retraite. Si ses études antérieures et ses années au gymnase l'avaient préparé dans une certaine mesure à cet enseignement énorme, si bien qu'il put se tirer à son honneur de la véritable gageure qu'il constituait, c'était cependant beaucoup trop pour les forces d'un seul homme. Mais on était à une époque où l'Etat parlait d'économies et en exigeait de tous ses services; Charles Gilliard, en fidèle serviteur de l'Etat, — c'était un des traits marquants de son caractère, — ne pouvait que s'incliner et accepter la lourde tâche qu'on lui confiait. Il est cependant permis d'attribuer à ce fardeau excessif, vaillamment porté pendant sept ans, l'origine du surmenage que la maladie devait faire constater en

1943, et qui devait enlever prématurément un de ses meilleurs fils à notre pays.

Par son enseignement à l'Université, digne pendant de celui qu'il avait donné au gymnase, Charles Gilliard a exercé une profonde influence sur plusieurs volées d'étudiants. On lui doit un renouveau marqué des études historiques dans le canton de Vaud, l'apparition d'une pléiade de jeunes historiens, qu'il a formés aux méthodes de la critique historique et qui auront à cœur de se montrer dignes de l'enseignement reçu.

Charles Gilliard, qui avait été doyen de la faculté de 1930 à 1932, et recteur de l'Université de 1940 à 1942, quittait son poste le 15 octobre 1942, et était nommé professeur honoraire l'année suivante. Il prenait sa retraite pour pouvoir mieux se consacrer aux tâches qu'il conservait, présidence de sociétés, de la commission fédérale de maturité, et surtout aux études qu'il projetait; une nouvelle étape laborieuse et féconde s'ouvrait devant lui, semblait-il. La maladie devait, hélas! en disposer autrement.

On comprend, à la simple lecture de ce qui précède, que Charles Gilliard ait été surmené. Ce n'était pourtant là qu'une partie de son activité vraiment infatigable. A côté de ses publications, dont nous parlerons dans un instant, il y avait tout d'abord l'intérêt très vif qu'il portait à l'enseignement et qui le fit intervenir dans des discussions pédagogiques, qui l'appela à la tête de la Société vaudoise des maîtres secondaires, puis à celle de la Société suisse des maîtres de gymnase et de la commission fédérale de maturité. Administrateur et organisateur, il fit bénéficier de ses talents non seulement les établissements qu'il dirigea, mais également des sociétés multiples; mentionnons spécialement les sociétés d'histoire: membre très actif de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, il fit partie pendant de très nombreuses années de son comité et la présida à trois reprises pendant deux ans; membre du comité de la Société d'histoire de la Suisse romande, il y remplaça en 1937 comme président Godefroi de Blonay mort peu avant; enfin, il était membre de la Société générale suisse d'histoire, vice-président depuis 1928, président depuis 1940.

C'est ici le lieu de dire le rôle fort utile, quoique discret, que Charles Gilliard a joué comme intermédiaire entre les diffé-

rentes parties de notre pays; ayant de nombreux amis et connaissances en Suisse allemande aussi bien qu'à Genève, Fribourg et Neuchâtel, sachant comprendre et apprécier nos compatriotes des autres langues tout en restant lui-même tout à fait romand et vaudois, il a exercé une influence efficace dans le travail en commun, facilité certains rapports, fait avancer les œuvres qui requièrent la collaboration de toutes les forces.

* * *

En mourant, le 12 mars 1915, Bernard de Cérenville demandait à son ami Charles Gilliard de mener à chef une histoire de Moudon pour laquelle il avait recueilli de nombreuses notes sans avoir encore rien rédigé. On sait la difficulté qu'il y a à travailler sur des notes prises par d'autres, lorsqu'aucun plan n'a encore été établi. De fait, *Moudon sous le régime savoyard* est entièrement l'œuvre de Charles Gilliard, bien qu'il porte également le nom de Bernard de Cérenville. Il fallut quatorze ans à l'auteur pour en venir à bout; l'achèvement de ce volume fut précédé de nombreuses études de détail, parues dans le *Bulletin* de l'Association du Vieux-Moudon ou dans la *Revue historique vaudoise*. En cours de route, l'auteur dut plusieurs fois laisser son travail sur le métier pour répondre à d'autres demandes, souvent en rapport avec la célébration d'un anniversaire; c'est ainsi qu'il publia en 1919 *La Société de Zofingue 1819—1919*; le sous-titre, *Cent ans d'histoire nationale*, indique bien dans quel esprit Charles Gilliard a écrit cet ouvrage; il entendait dépasser le simple volume à l'intérêt occasionnel, publié pour un jubilé, oublié le lendemain, et mettre la Société de Zofingue dans le cadre de l'histoire suisse indispensable pour la comprendre. En 1923 il écrivait deux chapitres du *Major Davel 1670—1723*. En 1925, c'était une longue étude sur *La combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg en 1525*. En 1929 enfin paraît le *Moudon sous le régime savoyard*, ouvrage magistral, qui s'achève par un chapitre sur la conquête bernoise de 1536. C'est là, semble-t-il, ce qui donna à Charles Gilliard l'idée de reprendre l'histoire de cette conquête. Il se mit aussitôt à l'œuvre, publiant, comme pour le *Moudon*, un certain nombre d'études de détail, avant de sortir, en 1935, sa *Conquête*

du Pays de Vaud par les Bernois, dont une traduction allemande a paru en 1941. En 1930 il avait en outre écrit un chapitre du *Guillaume Farel*, en 1936 une étude sur les débuts de la Réforme à Lausanne et dans le Pays de Vaud, en 1937 une notice historique pour le centenaire de la Société d'histoire de la Suisse romande; en 1938, l'article Frédéric-César de la Harpe dans le volume *Grosse Schweizer*, et, au moment du congrès international d'histoire à Zurich, un essai intitulé *Survivances du passé*; en 1941 enfin, la notice historique pour le centenaire de la Société générale suisse d'histoire.

Ce sont là quelques-uns seulement des articles qu'il a publiés; je n'ai pas parlé des comptes rendus critiques, toujours intéressants, aux remarques pertinentes et suggestives. Ce qui caractérise ces articles et études, c'est d'abord le goût de la recherche de première main, de l'étude du document d'archive, qui leur donne une base solide; et en même temps les vastes connaissances, fruits d'innombrables lectures, de nombreux comptes rendus, qui lui permettaient de comprendre les phénomènes locaux à la lumière de ce qui s'est passé au-dehors, de remettre les choses à leur place, de les apprécier à leur juste valeur sans en exagérer l'importance ni en sous-estimer la portée. C'est particulièrement le cas de sa *Conquête du Pays de Vaud par les Bernois*, qu'il est le premier à avoir présentée dans le cadre de l'histoire générale, faisant intervenir dans le jeu subtil des événements l'influence de la diplomatie européenne et montrant dans cette affaire locale un moment de la grande lutte engagée entre Charles-Quint et François I. De même il se proposait d'écrire une nouvelle histoire des guerres de Bourgogne; l'article de lui, qui paraît dans le présent numéro de cette revue, sur Yverdon et les guerres de Bourgogne, bénéficie à la fois de ses recherches minutieuses et précises dans les archives de la ville d'Yverdon et des données nouvelles apportées par le tome XII du *Parlamento Sabauda* de Mr. Armando Tallone.

La marque de toute son activité d'historien a été un zèle intransigent, une quête insatiable de la vérité; ne craignant pas de s'opposer aux jugements tout faits, aux manières de voir reçues, il a cherché avant tout, avec une conscience inlassable et en même temps avec une modestie touchante, — sachant que le but à at-

teindre est toujours aussi éloigné, et qu'il faut souvent se borner à avoir fait tout son effort vers lui sans s'en rapprocher beaucoup, — il a cherché à dire ce qu'il estimait conforme aux faits, aux documents, à l'esprit des temps révolus, soulignant qu'un des pires ennemis de l'historien est la tendance, souvent inconsciente, à projeter dans le passé des préoccupations toutes modernes, qui faussent sa juste vue des choses et des hommes d'autrefois. Cet effort d'impartialité, d'objectivité, n'a pas toujours été apprécié de chacun, mais il n'en avait cure.

En effet, il se faisait une haute idée de son devoir, il ne songeait pas à plaire, il disait ce qu'il jugeait devoir être dit, même s'il savait qu'il allait déplaire; on pourrait dire: surtout s'il savait qu'il allait déplaire, car la vérité déplaisante est celle qui a le moins de chance d'être proclamée. Jointe à une certaine sécheresse et froideur extérieures, à un pessimisme désabusé qui lui faisait affirmer que l'homme est méchant par nature et qu'il n'y a rien de bon à attendre de lui, à un scepticisme parfois cynique et amer, cette attitude aurait pu faire croire qu'il n'y avait en Charles Gilliard qu'une intelligence brillante, mais froide et cruelle.

Ce n'était là qu'une apparence trompeuse. Charles Gilliard était un sensible, mais qui le cachait, soit par timidité du cœur, soit par pudeur. Il avait un cœur généreux et fidèle à ses amis; il s'intéressait à ses anciens élèves, à ses étudiants, suivait leur carrière et leurs travaux, prêt à leur rendre service, à les aider, mais voulant délibérément que personne n'ent sût rien. Dévoué, avec un goût déterminé de l'action et un grand besoin de servir, il était toujours prêt à répondre affirmativement lorsqu'on avait recours à lui; il y avait en lui du parfait serviteur de l'Etat, d'autrui; c'était un ami de l'ordre, du gouvernement établi, bien qu'il fût prompt, tout en s'inclinant, à critiquer tout haut ce qu'il considérait comme une erreur. C'est sans doute ce qui explique la visible sympathie qu'il ressentait pour le gouvernement bernois de l'ancien régime, à la fois ferme, paternel et éclairé. Il songeait à l'étudier en détail; il avait pour cela commencé à dépouiller d'innombrables volumes des Archives cantonales vaudoises, accumulé des fiches, préparé des jalons. Si le temps lui

en avait été donné, peut-être aurait-il écrit une histoire du Pays de Vaud sous le régime bernois, plutôt que l'histoire du Canton de Vaud, qu'on lui demandait avec insistance, une œuvre pour laquelle il était mieux qualifié que tout autre, mais que dans sa modestie il se refusait à envisager.

Sa disparition est une lourde perte pour notre pays; sa réputation avait dépassé nos frontières, il collaborait à des revues étrangères, avait participé à des congrès internationaux, dont il a même présidé les travaux de certaines sections. Tête lucide et bien faite, admirablement remplie, il aurait pu, si la vie lui avait accordé dix ou quinze ans de plus, produire encore des œuvres de grande valeur, qui ne pouvaient être écrites que par lui, et qui ne le seront jamais.

Qu'il soit permis à quelqu'un, qui a été son élève pendant de nombreuses années et qui a avec lui appris son métier d'historien, de lui payer ici un dernier tribut de reconnaissance.

Louis Junod.